

—Tout d'abord, déclara le reporter, je dois vous remercier de l'honneur que vous me faites en me confiant le soin d'élucider ce mystère. J'y emploierai toutes mes facultés.

M. de Borianne encouragea le reporter, ajoutant qu'il lui donnait carte blanche avec ordre de ne reculer devant aucune dépense.

—Tout me porte à espérer, déclara-t-il, que Rosita Speranza n'est pas la fille des Rassajou. Reste à savoir si nous ne sommes pas égarés par une ressemblance de hasard.

—Sur le premier point, dit Briollet, je suis de votre avis. Si Rosita Speranza était la fille de Césarine Rassajou, cette dernière n'aurait eu qu'une idée au sortir de prison : accourir chez Mme Petitot et lui réclamer son enfant.

—Pourtant, fit observer Pierre, cela peut s'expliquer par un héroïsme d'abnégation.

—Qu'en pense Mlle Rose ?

—Exactement ce que je viens de vous dire. Elle n'a que de l'admiration pour cette femme.

—La jeunesse, dit le reporter, se plaît à ne voir que le bien. Nous autres, qui avons de l'expérience, nous ne saurions admettre qu'une mère, abandonnée de tous, obligée de cacher sa honte, n'ayant plus à espérer qu'en l'affection de sa fille unique, s'en prive volontairement pour respecter un contrat que Mme Petitot elle-même aurait déchiré à première réquisition. Il eût été si facile d'arranger les choses à la satisfaction générale. Césarine aurait pu vivre auprès de sa fille sans éveiller les soupçons de personne sur sa situation.

Ce raisonnement parut d'une justesse absolue aux Borianne et à Pierre Sorlac.

—Nous irons vite en besogne, dit Briollet, si on pouvait interroger Mme Petitot.

—Hélas ! fit Pierre, la pauvre femme n'a pas encore recouvré la parole. Il faudra sans doute de longs mois avant que le docteur Cartier nous autorise à lui imposer cette épreuve.

—N'avez-vous rien trouvé dans ses papiers qui soit de nature à vous mettre sur la piste ?

—Rien, assura Pierre, du moins à ce que Rose affirme.

—Qu'est devenue la lettre de François Brégeat ?

—Rose l'a brûlée.

—Sous vos yeux ?

—Non, monsieur.

—Vous l'avait-elle donnée à lire ?

—Non plus.

—C'est étrange !

Briollet prit une note sur son calepin.

—Tâchez, recommanda-t-il à l'ingénieur, de déterminer Mlle Rose à reconstituer de mémoire cette lettre dont les termes ont dû la frapper. Mon avis est que ce billet contenait, en plus de ce que nous savons, des renseignements que Mlle Rose est décidée à ne point révéler dans l'intérêt de celle qu'elle considère comme sa mère.

—J'en reparlerai à Rose, promit Pierre ; mais si elle se tait, même vis-à-vis de moi en qui elle a toute confiance, personne n'arrivera à lui tirer vérité.

—C'est regrettable, fit le reporter ; car le fait seul de ne pas vous avoir montré cette lettre prouve la sûreté de mon induction.

Les trois hommes admirèrent la finesse prodigieuse de Briollet.

—J'insiste, dit-il, sur l'importance de ce premier point. Poursuivons maintenant. Le comte de Borianne est-il toujours sans nouvelles de sa fille ?

Cette question délicate fit froncer les sourcils à l'ancien ermite du château des Neiges.

—Ma sœur, dit-il d'une voix sourde, a bien pris ses précautions. Elle se gardera d'écrire. Toutes nos recherches pour découvrir le couvent où elle se serait retirée sont demeurées infructueuses.

Maxime, qui n'avait pas encore prononcé une parole, s'excusa auprès de son père d'avoir révélé à Briollet les faits sur lesquels il appuyait ses soupçons contre sa tante.

—Il le fallait, dit-il en terminant.

Le vicomte pâlit. Une expression de colère concentrée se peignit sur son visage ; mais il ne protesta pas.

—J'ai confié à M. Briollet, répéta-t-il, l'honneur de notre famille. Si c'est indispensable, je lui compléterai les confidences de Maxime.

—C'est inutile, se hâta de dire le reporter, qui devinait les angoisses du père. Seulement, permettez-moi de m'assurer si votre première enquête de 1871, sur la disparition de la vicomtesse a été bien menée. Avant son mariage, Madeleine Breton était institutrice chez la marquise de Parioux. Par qui a-t-elle obtenu cet emploi ?

—Par M<sup>re</sup> Charrier, mon notaire, assura le vicomte.

—M<sup>re</sup> Charrier existe-t-il encore ?

—Oui, monsieur. Il habite Châteauroux.

—Pourquoi s'intéressait-il à Madeleine Breton ?

—Madeleine était orpheline. Son père l'avait confiée à M<sup>re</sup> Carrier, qui la fit instruire dans un pensionnat de Fontenay-aux-Roses. Il l'y laissa jusqu'à l'âge de dix-neuf ans ; puis, il l'a recommandée à ma sœur, qui consentit à la prendre à son service.

—Il s'agit encore, dit Briollet, d'un secret de famille que votre notaire n'aura que trop respecté au moment de votre enquête. Le seul moyen de faire parler M<sup>re</sup> Charrier, c'est de lui exposer les motifs de votre nouvelle enquête. Peut-être en tirerez-vous du nouveau utiles. Je ne me mettrai pas en campagne avant d'avoir élucidé ce point. Il est peu probable que la vicomtesse se soit jetée dans la Seine. Elle peut avoir demandé refuge à des amis de ses parents ou à une ancienne camarade de pension M<sup>re</sup> Charrier, qui lui tenait lieu de père, a dû recevoir ses confidences. Faites-le parler.

—Cela ne sera pas commode, dit Maxime, qui se souvenait de sa dernière entrevue avec le rigide tabellion.

—Je m'en charge ! déclara le vicomte d'un ton résolu ; j'y vais de ce pas. Veuillez m'attendre ici, je serai revenu dans une heure.

Quelques instants après, il se faisait annoncer à M<sup>re</sup> Charrier, qui le reçut avec les honneurs dus à un client de haute marque.

—Cher monsieur Charrier, lui dit le vicomte, je suis venu de Courlande pour le mariage de mon fils. Cette union n'aura pas lieu.

Rien ne saurait étonner un notaire.

M<sup>re</sup> Charrier s'offrit une prise de tabac et, s'enfonçant dans son fauteuil, attendit paisiblement l'explication.

Le vicomte ne lui cacha rien de terrible mystère.

Il relata dans tous ses détails la démarche de Rosita Speranza.

—A la vue de cette belle et fière enfant, dit-il, j'ai éprouvé la plus forte émotion de ma vie. J'aurais voulu que vous fussiez là, vous qui avez pour ainsi dire servi de second père à Madeleine Breton. Vous auriez reconnu, comme moi, que Rosita Speranza rappelle d'une manière frappante la vicomtesse de Borianne, au même âge.

—C'est une remarque, dit le notaire, que j'avais déjà faite.

—Elle ne vous avait suggéré aucune réflexion ?...

—Aucune. Ces hasards de ressemblance sont d'ailleurs assez fréquents.

—M<sup>re</sup> Charrier, s'écria le vicomte, il ne s'agit pas d'une simple coïncidence. J'ai aujourd'hui la preuve que ma femme allait être mère lorsqu'elle est revenue de Tours à Paris en 1871. Lisez cette lettre du docteur Durénil.

Après avoir pris connaissance du billet, le notaire, qui, d'ordinaire, demeurait impassible en toutes circonstances, laissa percer de l'émotion.

—Cher monsieur Charrier, dit le vicomte, je vois sur votre visage que vous saisissez l'importance de cette découverte. Je vous en supplie, vous en qui ma pauvre femme avait toute confiance, aidez-moi dans mes recherches, dites-moi tout ce que vous savez d'elle.

Il avait pris les mains du vieillard et les pressait dans les siennes.

—Vous êtes, ajouta-t-il, le meilleur ami de notre famille. Ce n'est plus au notaire que je m'adresse, mais à l'homme sûr et dévoué que vous avez toujours été pour nous. Rose n'est pas la fille des Rassajou ! Nous en avons la preuve morale dans l'indifférence de sa prétendue mère, ainsi que vous l'expliquais tout à l'heure.

M<sup>re</sup> Charrier demeura un instant silencieux.

Un combat se livrait dans sa conscience entre le respect professionnel et le désir de répondre au suprême appel du vicomte.

Ce dernier le laissa à ses réflexions, attendant avec angoisse la réponse de l'homme qui était le mieux informé sur Madeleine Breton.

—Monsieur le vicomte, dit enfin M<sup>re</sup> Charrier, vos révélations me font un devoir de sortir de la réserve commandée par le secret professionnel. Je crois d'ailleurs vous faire injure en doutant de votre discrétion.

—Parlez, mon vieil ami. Rien de ce que vous m'aurez dit ne sera répété sans que vous m'y ayez autorisé.

Le notaire se recueillit un instant.

Il rassemblait ses souvenirs.

—C'est une coïncidence bien extraordinaire, dit-il, et cependant...

Le vicomte de Borianne était suspendu à ses lèvres.

—Lorsque Mme Petitot, continua le notaire, revint d'Italie avec l'enfant recueillie à Naples par le Dr Sorlac, elle me confia que Rosita Speranza ressemblait d'une manière frappante à sa petite-fille, morte à l'âge de trois ans et demi.

—C'est pour ce motif, me dit-elle, que je m'y suis intéressée. Eh bien, cette ressemblance qu'elle attribuait au hasard, j'en ai peut-être une explication naturelle.

—Vraiment ! fit le vicomte.

—Je dis peut-être ; la preuve me fait défaut. Je voudrais confirmer vos espérances et je ne puis qu'apporter mon témoignage.

—Il y a longtemps, bien longtemps, j'avais pour client, à mes débuts dans le notariat, le père de Mme Petitot. C'est lui qui a fondé à Châteauroux la fabrique d'instruments agricoles dirigée aujourd'hui par l'ingénieur Pierre Sorlac. Resté veuf au bout de deux ans de mariage, il entreprit de longues excursions, tant pour se distraire que pour se rendre compte des progrès accomplis à l'étranger dans son industrie.

—Au cours d'un de ses derniers voyages, il se lia avec une jeune femme dont il eut une fille, laquelle fut déclaré à l'état civil sous le nom de Madeleine Breton.